

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

La Devise

coll. « Jeunesse », 2016

Contagion

coll. « Bleue », 2017

Textes de théâtre publiés
chez d'autres éditeurs

Le Problème

Théâtre Ouvert, 2008

Le Foie

Théâtre Ouvert, 2012

Nous sommes plus grands que notre temps

D'Ores et Déjà, 2018

FRANÇOIS BÉGAUDEAU

La Bonne Nouvelle

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 3 novembre 2016 au Théâtre Dijon
Bourgogne – centre dramatique national, dans une mise en
scène de Benoît Lambert.*

Avec : Christophe Brault (Maître de cérémonie / Patrick),
Anne Cuisenier (Marthe), Elisabeth Hölzle (Jeanne), Pierric
Plathier (Luc), Géraldine Pochon (Madeleine), Emmanuel
Vérité (Simon)

Conception : François Bégaudeau, Benoît Lambert
Scénographie, lumières et vidéo : Antoine Franchet
Son : Jean-Marc Bezou
Costumes : Violaine L. Chartier
Assistanat à la mise en scène : Raphaël Patout
Assistanat à la vidéo : Alexandre Franchet
Maquillages : Marion Bidaud
Régie générale : Félix Jobard
Régie lumière : Julien Poupon
Régie vidéo : Jean-Marc Bezou
Régie plateau : Jean-Michel Brunetti
Construction : François Douriaux, Jean-Michel Brunetti

Production déléguée : Théâtre Dijon Bourgogne – centre dramatique national
Coproduction : Théâtre-Sénart – scène nationale, Espace des Arts – scène nationale
(Chalon-sur-Saône)

© 2018, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-545-1

PERSONNAGES

MC, *maître de cérémonie* / PATRICK.

MARTHE.

JEANNE.

LUC.

MADELEINE.

SIMON.

Le maître de cérémonie, MC, la cinquantaine, entre en scène.

MC. – Ça va Dijon¹ ?

Tout va bien ?

Vous allez bien ?

Moyen, hein ? Ben oui, c'est sûr, ça va moyen.

On marche dans la rue, on pourrait être bien, et même on se dit : « Je suis bien ! »... et en fait on n'est pas si bien. Y a comme un malaise, comme une gêne. Y a le corps qui dit : « C'est pas ça. C'est pas ce que je veux. C'est pas cette vie que je veux. »

Alors on s'achète des choses... On s'achète une glace. Oui une glace nous fera du bien. Et puis passé les deux minutes de réconfort, les deux minutes de sucre, la glace devient indigeste. Elle pèse sur l'estomac. Ça ne va pas mieux. Ça va encore moins bien.

Bon évidemment on le nie. Et ce déni fait partie du mal, hein, on sait comment ça marche... On s'accroche.

On se raccroche. On se raccroche à des valeurs. On se raccroche à la famille, tiens par exemple. On fait des barbecues, des barbecues en famille. Il fait beau, les brochettes grillent, les papillons volettent, c'est plaisant ! Mais en fait non c'est pas si plaisant. C'est toujours décevant les barbecues.

1. Toutes les références géographiques disséminées dans le texte ont été rédigées pour la création de la pièce à Dijon. Elles doivent naturellement être adaptées en fonction du lieu de représentation.

Alors on se raccroche au travail. Oui le travail est une branche solide. Question travail on se dit qu'on s'en est pas si mal sorti, que dans la loterie des métiers on n'a pas tiré le pire numéro. Qu'il y a des postes beaucoup plus pénibles, beaucoup moins bien payés... Mais dans l'absolu on l'aime pas tant que ça, notre travail. Le matin, si on pouvait, on se lèverait pas...

Si ?

On se lèverait ?

Non, on se lèverait pas.

C'est pas grave, il reste les vacances ! Oui le travail sert au moins à ça, à se payer des vacances ! Mais les vacances... Les vacances c'est du travail en creux. En vacances c'est fou ce qu'on bosse. Faut profiter, faut rentabiliser ! Les vacances, c'est le gant du travail retourné.

Du coup le bureau donne envie de plage, et la plage de bureau, c'est... c'est une sorte de... une sorte d'enfer. Une sorte de fébrilité infernale.

Et pourtant on continue ! On n'arrête pas de continuer !

On continue parce qu'on pense que tout ça aura une fin. On pense qu'un jour tout ça va se dissiper comme un mauvais rêve. On pense qu'on va guérir des effets sans toucher aux causes. On pense que le monde traverse une... crise. Une crise, oui. Depuis cinquante ans... *(Il marque l'ironie.)* On pense que ce qui nous arrive est un accident de la structure, et non pas son programme.

(Il sourit, plein de mansuétude pour les gens qui pensent ainsi.)

Je voudrais faire une confidence à ceux qui s'imaginent que leurs enfants, collégiens ou précaires

surdiplômés, finiront par trouver un boulot conforme à leurs envies et à leur talent. Ce boulot, ils ne le trouveront jamais ! *(Sourire.)* Ils ne trouveront que des postes indignes d'eux, qui les fatigueront et qui les vieilliront avant l'âge, comme nous.

Alors on désespère. On en perd ses neurones. On commence à dire n'importe quoi. On parle du déclin français, d'identité menacée, de civilisation. On déplore. On déplore beaucoup. Comme en temps de guerre on déplore les pertes. Et ça y va : perte des repères, perte des valeurs, perte du respect... Les pertes sont énormes !

Tout se perd !

Tout se perd, et on est perdus. On est égarés. On est les petites brebis d'un immense troupeau égaré.

Mes chers amis, nous venons au-devant de vous ce soir, parce que nous avons connu cet égarement. Comme vous nous croyions résoudre le réchauffement climatique en achetant des parasols. Ou nous consoler d'un deuil en avalant une pizza. Comme vous, nous nous sommes mépris sur la cause de nos maux ; comme vous nous avons ignoré la cause des causes.

Et puis nous avons vu la lumière. Nous avons cessé de croire.

Mesdames messieurs, bienvenue dans La Bonne Nouvelle.

Générique énergique. Le grand écran lumineux en fond de scène clignote.

Pendant que leurs noms se succèdent à l'écran (Luc Bourrel, Simon Deneuve, Marthe Lesavonnier, Jeanne Legarrec, Madeleine Mercier), les cinq font leur entrée et se disposent en ligne à l'avant-scène.

MC. – Mesdames messieurs, vous avez devant vous des gens revenus de l’erreur. Vous avez devant vous des ressuscités.

(Il a pris un ton plus déclamatoire.)

Mes amis, allez-vous bien ?

TOUS. – Oui Patrick. On ne peut mieux.

MC, *au public*. – Ils vont bien, vous allez mal. Et ce soir ILS sont là pour VOUS aider. Parce que vous valez mieux que ça. Parce que vos vies valent mieux que le traitement que vous leur infligez.

MARTHE. – Nous sommes venus vous dire que rien n’est perdu.

JEANNE. – Que le salut est possible.

SIMON. – Qu’il ne faut plus avoir peur.

LUC. – C’est la peur qui vous tient en laisse.

MADELEINE. – La peur qui vous empêche de faire le bon diagnostic et d’en tirer les conséquences radicales.

MARTHE. – La peur qui vous empêche de faire le saut.

MC. – Alors à vous, transis de peur, nous sommes venus dire : N’AYEZ PLUS PEUR !!!

Les cinq reprennent en chœur.

MC. – Jeanne, Luc, Madeleine, Simon, Marthe, êtes-vous prêts à parler à nos amis dijonnais, comme vous l’avez fait hier soir à ceux de Tulle ?

SIMON. – C’est un honneur pour nous. Un privilège.

JEANNE. – Nous le ferons tant que ce sera nécessaire.

MC, *au public*. – Et ça tombe bien, mesdames messieurs, car la tournée est encore longue, et long notre chemin. La Bonne Nouvelle sera demain à Colmar, après-demain à Mulhouse, bientôt à Charleville-Mézières, et j’en passe, toutes les dates sont disponibles sur www.labonnenouvelle.community.

(Le lien s’affiche à l’écran.)

Pas eu le temps de se coiffer, Luc, ce matin ?

LUC. – Non, c’est surtout que j’ai mal dormi.

SIMON. – Oui l’hôtel était bruyant, y avait plein de Chinois à l’étage du dessous.

MC. – Un atelier de textile ?

SIMON. – Non, des touristes.

MADELEINE. – C’était plutôt des Coréens je crois.

SIMON. – Mais qu’est-ce qu’ils foutaient à Tulle ?

LUC. – Y avait peut-être un séminaire Samsung...

MARTHE. – Pardon Patrick mais j’ai une petite réserve, je peux la dire ?

MC. – Mais on vous en prie, Marthe, on vous en conjure. Dans la troupe de La Bonne Nouvelle, tout peut être discuté, tout DOIT être discuté !

MARTHE. – C'est à propos de la cause des causes. Avec Jeanne on se disait que l'expression n'allait pas.

MC. – « La cause des causes », j'ai dit ça moi ?

JEANNE. – Oui et on se disait qu'il n'y avait pas forcément UNE cause.

LUC. – Patrick commence tous les soirs comme ça, c'est bizarre que ça vous écorche les oreilles juste aujourd'hui.

JEANNE. – Ça fait déjà trois soirs que ça me les écorche. À Quimper déjà c'était limite.

SIMON. – Moi ça me dérange pas, « cause des causes ». Évidemment que t'as d'autres causes mais c'est des sous-causes.

MADELEINE. – C'est comme les préfectures et les sous-préfectures.

MC. – Et par exemple Alençon, préfecture de l'Orne, où nous serons le 12, à la salle omnisports Michel-Delpech à 20 h 30, mesdames messieurs merci de le noter.

SIMON. – T'as plusieurs sous-causes, mais une seule cause. Une seule cause de nos maux.

MARTHE. – Ça fait un peu conspiration, je trouve.

JEANNE. – Oui ça fait complot.

LUC. – Les complots ça existe. Regarde Kennedy... Plein de gens pensent qu'il est mort.

Un temps.

MADELEINE. – Il est pas mort ?

LUC. – Si. Mais justement, faut se méfier.

Un petit temps de perplexité. MC enchaîne, en bon pro.

MC. – Mes amis je pense que nous pouvons, pour cette fois encore et jusqu'à plus ample examen, conserver l'idée d'une cause des causes. D'UNE cause de nos maux.

MADELEINE. – Encore faudrait-il nommer cette cause, non ?

Ça réfléchit.

MARTHE. – Je sais pas.

JEANNE. – Est-ce que c'est vraiment utile de mettre un mot sur...

MADELEINE. – C'est toujours réducteur un mot.

JEANNE. – Même le mot « réducteur » est réducteur.

SIMON. – Moi je trouve que ce dont on a besoin, c'est d'abord de vécu.

MC. – De vécu, Simon ?

SIMON. – De vécu, Patrick.

MC. – Est-ce que vous avez du vécu à nous proposer Simon ?

SIMON, *vers le public*. – J'ai le mien, tout simplement.

MC. – Dans ce cas Simon il nous faut lancer notre séquence « Au niveau du vécu ».

Musique. Le nom de la séquence s'affiche à l'écran. Deux chantent un jingle, façon choristes d'émission de divertissement : « Mets-toi au niveau / Mets-toi au niveau / Mets-toi au niveau du vécu ! »

Simon assis dans un fauteuil sur le podium. MC en bord de podium.

MC. – Simon, on vous écoute.

SIMON. – Au niveau du vécu, j'ai grandi dans une maison cossue avec jardin, puis avec piscine. Entre les vacances d'été à Quiberon et celles d'hiver en Savoie, je peux dire que j'ai été heureux. Mes parents m'aimaient, ce qui ne gâte rien. Quand je vois le roi et la reine dans *Peau d'âne*, je pense à mes parents. Mes parents étaient les bienfaiteurs de leurs enfants, ils voulaient nous transmettre le meilleur d'eux-mêmes.

LUC. – Leur chalet en Savoie ?

SIMON. – Non, leurs valeurs.

MC. – C'est important, ça, les valeurs.

SIMON. – En tout cas je trouvais les leurs respectables, je les reprenais à mon compte sans y être forcé. Oui sans y être forcé c'est important. Mes parents marquaient des règles, ils posaient des limites comme on dit, mais au fond c'était superflu. Ces limites mes frères et moi on se les serait données tout seuls. Ces valeurs nous avaient pénétrés en profondeur.

MC. – En profondeur, mesdames messieurs. En profondeur.

SIMON. – Mon collège du Vésinet était rempli d'adolescents soucieux de répondre aux attentes de leurs parents. Ça nous mettait une certaine pression. Une pression relative, hein. Il faudrait beaucoup d'accidents de parcours pour qu'on ne devienne pas avocats d'affaires ou chirurgiens. Moi au pire je reprendrais la boîte que mon père avait héritée du sien.

JEANNE. – Quel genre de boîte ?

SIMON. – Une boîte qui concevait et construisait des maisons d'architecte, avec jardin et piscine. Des maisons où être heureux. Mes parents, mes frères, mes copains et moi, on tenait le bien-être pour une valeur supérieure. Le bien-être était enviable et légitime.

MC. – Enviable *et* légitime.

Les deux mots s'affichent.

SIMON. – Au milieu de la cour du collège, il y avait une grappe de types qui eux n'avaient pas l'air doués